

XXIèmes Rencontres Raymond Abellio

Toulouse, 13 et 14 septembre 2024

**L'an 1943 de Raymond Abellio : « praxis révolutionnaire et
contemplation extatique »**

par Noé Vergé

Il est évidemment de mise d'introduire un travail par l'explication de son titre. La formule utilisée, « praxis révolutionnaire et contemplation extatique » est en fait une citation. Elle provient de l'Histoire de la philosophie occulte, écrite par Sarane Alexandrian, plus précisément encore d'une citation de ce dit livre trouvé dans la communication de Jean Claude Drouin faite à Cerisy et intitulée Lecture Historique du Tome III de Ma dernière mémoire, Sol Invictus 1939-1947. La phrase complète tirée par Drouin du livre d'Alexandrian est

Il [il est fait bien entendu référence ici à Abellio] compte parmi ceux qui ont voulu concilier la praxis révolutionnaire et la contemplation extatique, le marxisme-léninisme et l'astrologie, la phénoménologie et l'alchimie.¹

et Drouin de conclure :

On peut discuter le terme « concilier »²

Si Raymond Abellio fut une personnalité aux multiples dimensions, parfois contradictoires mais souvent construites en écho entre elles, l'étude de l'une de ces facettes peut parfois aider à la compréhension générale de l'homme et de son œuvre. Une approche historique de son parcours politique, comme l'a proposé Jean-Claude Drouin dans ses travaux, peut s'avérer utile et nécessaire. Effectivement, avant Abellio proprement dit, Georges Soulès fut un militant engagé au parcours tortueux, à l'image de l'époque dans laquelle il s'inscrit. Plus signifiant encore, la seconde naissance chez Abellio, l'abandon du nom de l'homme de puissance pour celui de l'homme de connaissance s'est fait sur le pivot de la politique, sur l'arrêt de l'engagement partisan et du militantisme mondain. La clef de voûte sur laquelle s'est échafaudée cette transfiguration est double, elle est à la fois l'épaule d'un sage, Pierre de Combas, sur lequel Marie-Reine Renard à beaucoup dit, mais aussi celle d'une femme, Jane L., brumeuse et mythique figure qui hante les pages du dernier tome des mémoires d'Abellio. Pour comprendre l'importance qu'eut cette présence, il faut nécessairement se plonger dans l'action politique de Soulès entre 1941 et 1943. Ainsi, dans un mouvement du reste très abellien, les deux objets de l'action politique et du charme transfiguratif se répondent et se complètent, se subliment dans l'assomption de l'homme Abellio.

Depuis mon prisme d'historien des idées politiques, le cas d'Abellio, a fortiori dans cette période entre 1939 et 1945, relève davantage de l'acteur politique que du métaphysicien ou du

¹ DROUIN Jean-Claude, « Lecture historique du tome III de Ma dernière mémoire, Sol Invictus 1939-1947 », in FAIVRE Antoine et DE FOUCAULT Jean-Baptiste (dir.), Raymond Abellio, Paris, Dervy, 2004, p.35.

² Ibid. p.35.

romancier même si, et l'universitaire entravé par les œillères de sa spécialisation ne doit pas l'omettre, ces réalités s'entrecroisent, s'entrepénètrent et se contredisent pour former un individu dans sa complexité.

Une approche historique de l'année 1943 de Raymond Abellio nécessite un retour en arrière tel qu'il eut plu à ce lecteur de Husserl, c'est-à-dire à la fois sur l'état du monde et sur sa trajectoire personnelle, dialectique phénoménologique s'il en est. En 1940, après une période de guerre ayant vite départagée le vainqueur du vaincu, la France se trouve rapidement, dès le 22 juin, coupée en deux : le Sud du pays, à l'exception de la côte atlantique, est ce que l'on appelle la « Zone Libre », gouvernée par l'Etat Français. Idéologiquement, cette première forme du nouveau gouvernement installé à Vichy et organisé autour du maréchal Philippe Pétain s'articule dans l'idée de la Révolution Nationale, porté par des maurrassiens et autres réactionnaires souhaitant garder l'intégrité de la France du mieux qu'ils peuvent tout en collaborant, parfois ardemment, avec l'Allemagne³. Cette perspective est donc assez étrangère à Georges Soulès, alors acquis aux idéaux socialistes et à la carrière passée au sein de la SFIO. Au nord, et surtout à Paris, s'organisent, sous les regards, parfois méfiant parfois bienveillant, d'Otto Abetz et de l'occupant, d'autres formes de collaborations. Ce milieu collaborationniste parisien fustige le régime de Vichy, vu comme un frein à la révolution prônée⁴ : Les décombres de Lucien Rebatet est l'incarnation ultime de cette critique intestine à l'extrême droite, entre réactionnaires et fascistes.

Durant ce temps Abellio est dans un camp de prisonnier car arrêté à Calais par l'armée allemande. Il suit de loin l'actualité de son pays et son analyse s'inscrit absolument dans cette défiance d'une jeune génération contre un gouvernement ne leur correspondant pas : « le gouvernement de Vichy, sous l'égide d'un maréchal hors d'âge, aux idées courtes, et d'un politicien issu de l'ancien régime, nous apparaissait surtout comme conjonction presque irréaliste de quelques vieux débris maurrassiens qu'on croyait depuis longtemps au débarras [...] »⁵, et Abellio termine alors sur une note d'humour, toujours dans le même esprit : « A mille kilomètres de la Silésie, la France était ainsi un lieu encore plus artificiel que l'Oflag.⁶ » Ce passage de près d'un an dans ce camp ne met pas un terme à sa réflexion politique et il révisé ses positions confrontés aux situations auquel il fait face, car sur les cendres de son marxisme désabusé commence à poindre un intérêt pour les possibilités qu'offrent – ou imposent, plus justement – à l'Europe le national-socialisme. Il écrit quarante ans plus tard qu'il sous-estimait alors « largement [...] l'importance du racisme antisémite en tant que moteur des pulsions nazies » et que le chemin de la collaboration qu'il emprunta un temps n'était dicté que par sa fidélité au « droit fil des idées dites « socialistes » que j'avais défendues avant la guerre et dont les victoires économiques et militaires du nazisme semblaient, en 1940, rénover la justesse.⁷ »

Lorsqu'il regagne Paris en mars 1941, Soulès intègre de nouveau les cercles hétérodoxes d'extrême-gauche, désormais plongés dans la collaboration. Les raisons sont variées mais n'y voir qu'une suite d'opportunisme personnels seraient injuste : il y a bien une pensée fascisante aux marges du socialisme français dans les années 1930, marge qu'a allègrement fréquenté Soulès. Philippe Burrin, dans son livre *La dérive fasciste*, abordant précisément

³ WORMSER Olivier, *Les Origines doctrinales de la « Révolution nationale »*. Vichy, 10 juillet 1940 – 31 mars 1941, Plon, Paris, 1971.

⁴ BELOT Robert, « Critique fasciste de la raison réactionnaire : Lucien Rebatet contre Charles Maurras », in *Mil neuf cent n°9 Les pensées réactionnaires*, 1991, p.49-57.

⁵ ABELLIO Raymond, *Sol Invictus. Ma dernière mémoire*, tome III, Gallimard, Paris, 1975, p.108.

⁶ Ibid., p.108-109 ?

⁷ Ibid. p. 112.

cette question, écrit : « A la différence des socialistes orthodoxes qui les présentaient comme l'expression dictatoriale du capitalisme, ils y voyaient une « structure présocialiste » [...]. Pour Georges Soulès, le futur Raymond Abellio, les régimes fascistes représentaient un dépassement du capitalisme et du libéralisme, et il estimait que « seule une collaboration économique » pouvait « freiner leur dangereux dynamisme », ce qui à son tour supposait une transformation sociale en France permettant un rapprochement entre des régimes partiellement autarciques.⁸ » Abellio écrit en 1980 que si l'extrême-droite est entrée en collaboration, c'est par défense de l'ordre et de la hiérarchie virile qu'incarne le nazisme, là où « l'extrême gauche, [...] à qui cet idéal de chevalerie bottée et scandant sa marche, paraissent être surtout des formes puériles du « Zusammenmarchieren » habituel des Allemands, s'attachaient pour leur part au « socialisme » du III^e Reich et à ses réalisations pratiques, c'est-à-dire à tout un ensemble de réussites économiques et sociales dont le romantisme à la fois mystique et militarisé des grands rassemblements de Nuremberg ne lui faisait pas oublier l'intelligente technicité.⁹ » En bref, Georges Soulès fréquente simplement les mêmes cercles qu'avant-guerre, dont l'un des centres de gravité est Marcel Déat et son Rassemblement National Populaire. En juin 1941, il devient secrétaire général du Mouvement Social Révolutionnaire, parti satellite du RNP conduit par le polytechnicien Eugène Deloncle, ancien cagouillard entre autres choses.

En 1942, la France traverse une aggravation de sa situation économique, déjà mauvaise, en raison de l'échec de la politique de Darlan retiré de ses fonctions en avril. Au printemps, après que le MSR est fait scission du RNP, Deloncle est désavoué par une grande partie de son organisation, Soulès en tête, ainsi que par Laval, revenu au pouvoir à la place de Darlan : l'intellectuel finit par remplacer l'homme d'action. Dès lors, le MSR est le protégé de Vichy au sein du Paris collaborationniste tout en étant, selon Philippe Burrin, « le plus proche par l'éthique, la doctrine et les méthodes du parti national-socialiste allemand.¹⁰ »

Une fois cela dit, l'honnêteté est de reconnaître l'ambivalence fondamentale de l'action de Soulès en 1943. Certes, comme nous l'avons compris, il s'inscrit dans un mouvement au sein de la collaboration de gauche que l'on appelle tournant lavaliste, qui rapproche ces organisations de l'Etat français, qui lui-même se fascise, et qui isole Déat et son RNP. Nonobstant ce tournant, Soulès entreprit une action clandestine en parallèle au sein du groupe « Les Unitaires ». Il explique son action comme suit : « Alors que le fossé semblait se creuser de plus en plus entre les vichyssois et les gaullistes, de bons esprits commençaient un peu partout à penser qu'avant de chercher des alliés à Londres ou à Berlin il ne serait pas inutile de prêcher aussi la « collaboration franco-française », c'est-à-dire de rapprocher les militants disposés à reconnaître que la division des jeux entre Vichy et Londres avait été conforme à la nature des choses et à préparer ainsi, quelle que fût l'issue de la guerre, les conditions d'une réunification paisible.¹¹ » Bien qu'il fait ensuite appel à la tradition française de la « réconciliation difficile », en s'y inscrivant, nous pouvons surtout y lire son propre goût pour la communion de tendances diverses qui n'est pas sans rappeler son œuvre théorique postérieure.

Nous ne sommes pas sans savoir que cette même année 1943 est celle de son détachement de la politique opérative. Devenu Raymond Abellio, notre homme approchera des milieux politisés, comme en témoigne sa collaboration au comité de patronage de Nouvelle

⁸ BURRIN Philippe, *La dérive fasciste*, Editions du Seuil, Paris, 1986, p.295.

⁹ ABELLIO Raymond, *Sol Invictus...*, p. 113.

¹⁰ Cité dans TOCHON-DANGUY Christine, « Le rôle de Soulès-Abellio dans la France de Vichy », in FAIVRE Antoine et DE FOUCAULT Jean-Baptiste (dir.), *Raymond Abellio*, Paris, Dervy, 2004, p.48.

¹¹ ABELLIO Raymond, *Sol Invictus...*, p. 320.

École, mais ne reviendra pas à sa première nature, celle du militantisme, celle de la « praxis militante ».

Comme dit précédemment, ce détachement de l'action s'est fait grâce à deux rencontres simultanées, celle de Pierre de Combas et celle de Jane L.. Nous ne traiterons vraiment ici que de cette dernière. Sa première apparition dans *Sol Invictus* se situe dans les premières pages : « La femme d'abord qui, dans sa simplicité, sa transparence, pacifia et féconda tout ce secteur de ma vie que l'exercice à la fois désordonné et routinier du désir physique avait jusque-là laissé en friche ou que les orages intermittents de la passion n'avaient fait en passant que ravager.¹² » Par de belles images, Abellio, nous présente cette femme comme une puissance pacificatrice, une force négative, au vu des mots utilisés pour la décrire (« simplicité », « transparence ») qui s'est avéré salvateur car apportant concorde à un niveau où Soulès en avait besoin. En comparaison, Pierre de Combas, est présenté comme un « maître spirituel », déjouant le « piège des « faits » ».

Plus tard dans le même texte, page 366, son sujet est encore une fois abordé par le prisme de la double rencontre, plus précisément d'un point de vue téléologique. Nous connaissons d'Abellio sa célèbre phrase à propos de la causalité prenant un exemple météorologique a priori banal : « L'éclair ne jaillit pas car deux nuages se rencontrent, deux nuages se rencontrent pour faire jaillir l'éclair. » Ici, nous retrouvons peu ou prou la même pensée, le même système à l'œuvre : « J'attache, je l'ai dit, une signification symbolique particulière au fait que mes deux rencontres de Pierre de Combas et de Jane L. se sont produites au même moment, à quelques jours près, celle de Jane L. la première, en sorte que je pus apporter à Combas, lors de notre premier entretien, une âme et un corps déjà émerveillés et par conséquent disposés à laisser d'autre part libre entrée aux émerveillements de l'esprit¹³. » Il développe cette idée en disant que Pierre de Combas a déconstruit (ici, la déconstruction n'est pas vaine, elle ne sert qu'une reconsidération lucide postérieure) son idée de Dieu et Jane, son idée du monde, pour finir par, l'un comme l'autre, l'intérioriser pour le comprendre dans sa totalité : « Et Jane fit de même pour le monde, elle devint le monde en moi¹⁴. » Cependant, Abellio reconnaît à Jane et à l'amour qui les unissait alors la raison de cette épiphanie divine : « Grâce à Jane L., je compris pour la première fois ce que saint Paul voulait dire quand il parlait, au double sens de ce mot, de l'édification de l'homme intérieur, qui est à la fois conversion et construction, illumination intime hors du temps et tâche patiente et cumulative.¹⁵ » Amenant cette pensée jusqu'aux eaux que nous lui savons habituelles, comme la Gnose ou l'interdépendance universelle, Abellio fait donc de cette double rencontre la matrice de sa seconde naissance, instant de la « conception où cette gestation commence et prend son cours caché.¹⁶ »

Jane est également comparée à A.C., une autre femme que Soulès connut dans les années trente. Il écrit : « Je pouvais déjà, en 1943-1944, comparer celle que me donnait Jane L. à celle que j'avais reçue de A.C., en 1933, à l'orée de ma vie sentimentale, et qui m'avait comblé elle aussi, d'une autre façon. Avec A.C., durant deux ans, j'avais connu une sorte de bonheur tranquille tout nouveau pour moi, mais dont je sais aujourd'hui qu'il s'apparentait à la non-conscience de l'enfant, de l'animal¹⁷. »

¹² Ibid. p. 10.

¹³ Ibid. p. 366.

¹⁴ Ibid. p. 367.

¹⁵ Ibid. p. 367.

¹⁶ Ibid. p.374.

¹⁷ Ibid. p.371.

Il est également question, dans ce tome trois des mémoires, d'une Paule C., mariée à un homme riche et d'une culture qu'Abellio nous présente comme immense – a fortiori en la comparant à celle de Jane, qui semble bien plus candide : « Pourtant je ne trancherai pas sur le point de savoir si Paule C. était en passe de devenir ce que j'ai appelé une femme ultime, il y faut pour se prononcer non seulement l'expérience de l'amitié mais celle de l'amour [seuil que Soulès n'eut pas franchi]. Entre les deux femmes, il s'agissait bien cependant d'un contraste, non d'une opposition, et rien en effet n'est définitif dans le statut d'une femme « originelle » comme pouvait l'être Jane L., dont l'éveil rapide et les progrès vers l'ultimité ne cessèrent bientôt de me surprendre. Aussi bien les deux pôles de la féminité sont-ils pris ensemble dans un mouvement circulaire ascendant dont la féminité virile, en tant que moteur de cette montée, occupe le point médian.¹⁸ » Encore une fois, Abellio use des événements de sa vie pour conclure à des dialectiques transcendantales, ici sur la nature féminine.

Pour finir ce petit développement, nous pouvons, sur le modèle enstatique, requestionner la formule utilisée pour le titre. Nous croyons que l'an 1943 d'Abellio peut être qualifié de passage (dans le même sens qu'en donne René Guénon lorsqu'il parle de passage vers l'Islam plutôt que de conversion) d'une praxis révolutionnaire à une contemplation extatique. Elucidons rapidement les quatre mots afin de prouver cette transition. Pour ce qui est de praxis, il est très clair qu'Abellio rejette la puissance pour la connaissance, toute sa seconde naissance s'oriente à partir de cet axe. Quant à révolutionnaire, nous l'avons vu, Soulès fut membre d'une mouvance appelant très clairement à une révolution socialiste - puis nationale-socialiste lorsque l'air du temps et les conditions matérielles ne permettait de n'imaginer que celle-ci. Pour ce qui est de la contemplation, nous le raccordons à la condition de disciple qu'eut Soulès face à Pierre de Combas et à ses enseignements. Illustrant cette étape de sa vie, Yvon Gerault écrit dans un article paru dans la Chaîne d'Union : « Certes, la méthode de Combas, reposant sur le pythagorisme, la kabbale et l'astrologie, ne manque pas de surprendre. Au domicile du maître, rue Oswaldo Cruz, Soulès passera de longues heures à contester ses théories. Plus tard, lorsque ses proches essaieront de le détourner de ce premier maître spirituel, il fera cette réponse – Même l'insolite, le délirant, l'injustifiable concourt au bien suprême¹⁹. » Enfin, le terme extatique est à identifier à la révélation de l'amour, portée par Jane L., intensifiant la présence au monde, puis présence du monde, à Soulès/Abellio. En comparant cette situation à celles de deux autres grands noms de la pensée traditionnelle, nous pourrions dire que, là où René Guénon a pu trouver son intensification dans la recherche théorique et initiatique et Julius Evola, dans la force et l'action, Abellio la trouva dans l'amour, qu'il considère comme « occupation [...] de l'universel, expériences originelles et ultimes, mort de la mort²⁰ », ce qui n'étonnera ni un Henry Corbin ni un Frithjof Schuon. En ce sens, nous concluons par deux citations. La première, tirée de ses mémoires, nous dit que « Dès l'été 1943, je ne pus vérifier l'authenticité de [ma paix] que par une série d'épreuves dont la plus durable [fut] l'épuration politique que je ressentis comme une injustice majeure mais à laquelle je réusais aussi à passer outre²¹. » Et la deuxième de conclure la précédente : « L'amour vint expliciter et féconder l'enseignement, c'est lui qui vint le transformer en gnose²². »

¹⁸ Ibid. p.376.

¹⁹ GERAULT Yvon, « Raymond Abellio ou le roman des ténèbres », La chaîne d'union, 2012/2 (N° 60), p. 68-77.

²⁰ ABELLIO Raymond, La Fosse de Babel, Paris, Gallimard, 1962, p.16.

²¹ ABELLIO Raymond, Sol Invictus..., p.377.

²² Ibid. p.374